

Aux plaines d'Abraham, tombant comme des  
[braves,  
Pour défendre nos moeurs, notre langue et nos  
[lois,  
Nous les voyons encor, bouillants comme des laves,  
Expirer en héros pour le plus saint des droits.

Et dans l'horizon, au champ de Sainte-Foye,  
Sous son fier baudrier, l'invincible Lévis,  
Comme un phare lointain, qui scintille et flamboie,  
Dans un geste dira ses triomphants défis !

O majesté du sort ! qui sourit et qui blesse,  
Arbitre sans appel, où chacun a sa part ;  
Douceurs illusions, échange de tendresse :  
Il est déjà bien près le moment du départ !

Et lorsque dans l'espace, ouvrant vos blanches  
[voiles,

Vous jetterez, pensifs, le regard de l'adieu,  
De notre amour français, le front dans les étoiles,  
Nous prendrons à témoin le grand firmament bleu !

PHILEAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 17 août 1903.

### L'ORCHESTRE PAQUET de SAINT-ROMUALD

Un groupe de jeunes musiciens, recrutés parmi les meilleures familles de Saint-Romuald, ont formé récemment un orchestre qui marche rapidement dans la voie du progrès. Pour favoriser l'écllosion de leur talent musical et dissiper les nuis inhérents à l'existence, ils ont eu l'heureuse idée de s'organiser pour cultiver l'art divin, qui se marie si bien à l'immortelle poésie. Remplis d'initiative, ils ont loué une salle à l'hôtel de ville, et c'est là que la joyeuse phalange prend ses ébats, aux sons harmonieux des instruments, en prenant part aux jeux de cartes, de billard, etc. Sous l'habile direction de M. Philippe Paquet, les brillants musiciens exécutent de beaux morceaux de musique, propres à leur âge. Grâce aux leçons éclairées de M. Carboneau, de Québec, cette jeunesse intelligente et active acquerra avant peu une renommée enviable. L'"Album Universel" offre ses vœux de prospérité à l'orchestre Paquet, dont nous publions aujourd'hui une jolie vue.

### LA PLUS BELLE FEMME DE NEW-YORK

Quelle est la plus belle femme de New-York ? Ne vous semble-t-il pas d'abord impossible de répondre à cette question d'une manière satisfaisante ?

Cependant, Mme William Astor, après une enquête minutieuse, vient de se prononcer en faveur de madame Norman Whitehouse, bien connue des principaux cercles sociaux de la métropole américaine.

Comme l'indique un peu la gravure que nous publions aujourd'hui en frontispice, Mme Whitehouse a un faible pour les amusements sportifs. Le lévrier qui l'accompagne est son fidèle ami, et il ne manque jamais de la suivre dans ses courses à cheval.

Sans nous occuper de ce qu'ont imaginé les philosophes anciens et modernes pour déterminer les caractères du beau en général, parlons un peu de la beauté considérée dans la femme, c'est-à-dire dans celui de tous les êtres où l'homme désire le plus la rencontrer, et où elle lui cause le plus de plaisir quand il la rencontre.

Est-il possible de réduire la beauté de la femme à des principes clairs, incontestables, universellement admis ?

Tout le monde sait que l'amour est, de toutes les passions humaines, celle qui agit avec le plus de violence sur le coeur de l'homme, surtout quand il est jeune ou dans la force de l'âge ; un jeune homme fortement épris ne voit plus dans le monde entier qu'une seule femme, celle qu'il aime ; elle a toutes les perfections, elle a surtout la beauté par excellence, car c'est presque toujours à cause de sa beauté qu'il l'aime ; et pourtant, c'est parmi les autres femmes que d'autres amoureux, aussi fortement épris que lui, trouvent l'objet de leur amour. Ce seul fait suffirait pour montrer que, s'il y a dans la beauté quelque chose qui lui soit réellement propre, elle tire pourtant la plus grande partie de sa force de ce qu'y met

l'imagination de ceux qui la contemplant ; et comme cette imagination est essentiellement variable, la beauté de la femme échappe à toute description possible, dans une grande partie de ce qui la constitue. Cependant, on ne peut dire que l'homme le plus fasciné par la beauté d'une femme nie d'une manière absolue la beauté de celles qui font l'objet de l'admiration des autres ; il la reconnaît, au contraire. Ainsi, la seule différence entre son propre jugement et celui des autres hommes consiste dans le degré, et non dans l'essence de la beauté. Il paraît donc certain que la beauté de la femme peut être décrite dans une certaine mesure, et que tous les hommes peuvent tomber d'accord sur quelques-uns de ses caractères.

Nous pouvons trouver ces caractères en recherchant quels sont les traits communs à toutes les femmes dont la vue seule est un plaisir pour l'homme, même lorsqu'il ne sait rien de leurs qualités morales ou intellectuelles. Une peau blanche, fine, lisse, sous laquelle il semble qu'on voit circuler la vie ; des contours souples, sans aucun de ces angles aigus et tranchants qui constituent la maigreur, mais aussi sans que l'oeil soit blessé par aucune apparence massive et lourde ; çà et là des couleurs tendres et fraîches qui éveillent l'idée d'une fleur ou d'un fruit, et nulle part ces tons verdâtres ou ternes qui rappellent les feuilles, les écorces, les rochers, la terre ; des yeux transparents qui laissent lire dans les profondeurs du regard quelque chose de délicieusement doux ; des lignes courbes, onduleuses, substituées à la ligne droite partout où il y a passage d'un plan à un autre : tels sont les principaux traits auxquels l'homme de tous les pays et de tous les temps rattache l'idée de la beauté. Il est vrai que, pour les détails, cette idée est, comme toutes les autres, sujette à beaucoup de variations, mais nous croyons que toutes les Vénus anciennes et modernes, civilisées ou sauvages, sont belles parce qu'elles possèdent, à un degré quelconque, les qualités que nous avons énumérées.

Est-il besoin d'ajouter que la beauté plastique trouve son complément dans la beauté morale ?

A la beauté des traits, Mme Norman Whitehouse joint, dit-on, des qualités d'esprit et de coeur qui en font un type de femme presque idéale, et dont le rayonnement lui a valu d'être proclamée la plus belle femme de New-York.

### LE CORPS HUMAIN DANS LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

M. Thomas Tommasina, ex-professeur de physique à l'Université de Genève, a fait servir le corps humain de récepteur dans la télégraphie sans fil. Nous inspirant de ses expériences, nous avons voulu vérifier si le corps ne se prêterait pas de même à la transmission des ondes électriques. Les essais ont été concluants. Il fallut évidemment prendre la précaution d'isoler du sol la personne mise en contact avec une des boules de l'oscillateur, l'autre boule étant mise à la terre. Pour la réception, les dispositions prises étaient



Le corps humain dans la télégraphie sans fil

analogues à celles d'un poste ordinaire avec cohéreur, sauf que la terre, jouant le rôle de capacité, était remplacée par un condensateur, et le fil aérien par le corps humain. Un milliampermètre était, en outre, substitué à l'enregistreur Morse.

La figure représente trois des aides faisant de la télégraphie sans fil à l'aide de ces antennes d'un nouveau genre.

EMILE GUARINI.

### LES NUANCES D'UN SALUT

Comment un homme salue une femme

Les scrupules de notre siècle sont bizarres et illogiques.

En voici un d'importation étrangère :

"Un homme ne doit saluer une femme qu'après en avoir reçu l'autorisation muette par un regard, un indice affirmant qu'elle le reconnaît et accepte d'en être reconnue."

Cette précaution peut séduire, au premier abord, par un faux air de délicatesse discrète, mais elle n'a aucune raison d'être pour nous ; la femme canadienne, honnête, rangée, bonne ménagère, ne craint jamais d'être vue. Un homme qui a été présenté à une femme, qui lui a parlé, qui s'est trouvé avec elle dans une réunion privée, un dîner, est autorisé à la saluer, et il doit le faire spontanément et respectueusement quand il la rencontre. J'irai même plus loin, l'abstention conseillée par le code exotique deviendrait une injure ; admettre, un instant, que la femme ne veut pas être vue, c'est supposer dès lors qu'elle fait une démarche inavouable.

Le salut de l'homme est un hommage dû à la femme ; celle-ci a, dans la manière de le rendre, tant de nuances variées à sa disposition qu'il lui est très facile d'établir, sans équivoque, la valeur des relations qu'il doit dénoter.

Un salut correct peut être hautain, froid, indifférent, amical, condescendant.

Comment cela ? d'une façon fort simple : l'inclinaison de la tête sera plus ou moins profonde, le visage demeurera impassible ou se fera souriant ; enfin, le regard adressé à celui qui salue pourra être vague ou direct, bref, froid ou affectueux. On peut ainsi établir bien des combinaisons.

D'ailleurs, une femme ne doit point considérer le salut d'un homme comme une démarche spéciale, une manifestation significative adressée à sa personne, et qui tend à lui faire comprendre, sans paroles, des sentiments profonds ; c'est le tort de certaines jeunes filles, qui attachent à un salut une importance exagérée et souvent une signification très inexacte ; aussi, les voit-on rougir, rouler des yeux effarouchés, rendre le salut gauchement ; un manque de simplicité produit seul tout ce trouble ; une femme vertueuse et sans prétentions n'a pas de ces émotions déplacées.

Un monsieur jeune ne salue pas une toute jeune fille quand elle est avec une bonne ; c'est une réserve dont les parents lui savent gré et qui implique une bonne éducation ; elle n'aurait, bien entendu, aucune raison d'être entre amis d'enfance, entre danseurs, entre partenaires de croquet ou de tennis ; elle ne s'applique qu'aux relations peu intimes.

Les fournisseurs peuvent saluer, ils doivent le faire avec beaucoup de respect ; une femme ne saurait se froisser de ce salut ; d'ailleurs, à la façon dont elle le rend, elle indique nettement si elle l'accepte, le tolère ou s'en trouve offensée, et donne, par là, l'indication nette pour l'attitude ultérieure.

Lorsqu'un homme se trouve en compagnie douteuse, doit-il saluer une femme qu'il respecte ? on a dit non, on a dit oui ; l'une et l'autre solution convient tour à tour. Le conseil le plus sage est celui-ci ; il ne doit pas la saluer parce qu'en ce moment-là il n'est plus de son monde et aussi parce qu'il l'obligerait, en lui rendant son salut, à s'incliner devant des personnages qu'elle ne doit pas connaître.

Le mieux, c'est de s'arranger de façon à ne pas être vu, ou à faire semblant de ne pas voir ; si la chose est invraisemblable, comme dans un passage étroit, aux abords d'un guichet, l'homme se sépare alors un peu de son groupe, afin d'être "moralement" seul pour saluer et pour recevoir le salut.

Le divorce, cette porte de sortie ménagée dans le mur d'enceinte de la famille, devient une brèche qui s'élargit sans cesse et risque de tout faire crouler.

\* \* \*

Les moeurs s'avilissent en raison du bien-être nouveau qui accompagne l'essor économique du pays ; avec lui, nous voyons surgir le règne de l'argent. — L'ancien ministre japonais OZAKI.